Cac
FRC
8213

RAPPORT

DE CITOYENS DE SEDAN

A L'ASSEMBLÉE NATIONALE,

Du 31 Août 1792, l'an 4e. de la liberté;

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

LÉGISLATEURS,

Les citoyens de Sedan, résidant à Paris, admis le 20 de ce mois à la barre, avoient demandé votre agrément pour se transporter parmi leurs concitoyens, afin de dissiper l'erreur qui leur avoit fait perdre l'estime de la Nation française. Vous le leur avez permis. Ils sont partis, après avoir juré de ne revenir à Paris que lorsque vos commissaires, à l'inviolabilité desquels on avoit porté atteinte, seroient libres, ou de mourir en les défendant. Ces citoyens, de retour dans la capitale, vous doivent maintenant compte de la conduite qu'ils ont tenue. La vérité seule a dicté le rapport qu'ils vous présentent; et le témoignage de leur

MW 16500

conscience leur fait espérer que vous voudrez bien l'accueillir.

Nous devions partir deParis le mardi matin, 21 de ce mois, mais nous ne l'avons pu qu'à 6 heures du soir ; les démarches que nous avons été obligés de faire pour obtenir des passe-ports et remplir d'autres formalités que nous n'avions pas prévues, nous ont retardés jusqu'à cette heure-là.

A 20 lieues de la capitale, un courier venant des frontières, nous annonça que les commissaires arrêtés à Sedan avoient été remis en liberté, et que Lafayette s'étoit enfui en passant par Bouillon.

Quoique l'objet de notre mission eût pu nous paroître rempli ; cependant, comme nous avions reçu du comité de correspondance et du ministre de l'intérieur des instructions, des adresses et des affiches, pour les distribuer dans la ville de Sedan, dans l'armée du Nord et dans les municipalités circonvoisines, nous n'avons pas cru devoir rétrograder, et nous avons continué notre route.

S'il étoit nécessaire de vous prouver que nous n'avons pas perdu un seul instant, nous entrerions dans toutes les circonstances de notre voyage; mais ces détails consommeroient un temps précieux : nous nous bornons à vous dire que nous avons fréquemment éprouvé des retards, et c'est pour cela que nous ne sommes arrivés à Sedan que le 23, à cinq heures du soir.

Alors notre premier soin fut de nous répandre dans le sein de nos parens et de nos amis, pour connoître par eux le véritable esprit public de la ville. Tout y étoit tranquille dans ce moment; les agitations, causées par l'arrivée et l'arrestation de vos premiers commissaires, et par la ma-

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

nœuvre des ennemis de la chose publique, avoient cessé. La grande majorité de nos citoyens étoit dans l'erreur; on les avoit trompés sur tout ce qui s'étoit passé à Paris, en dénaturant les faits, et en répandant les bruits les plus absurdes. A peine avoient-ils connoissance des décrets rendus depuis le 10, parce qu'on avoit arrêté, pendant plusieurs jours, la circulation des feuilles périodiques, écrites dans le sens de la révolution. D'ailleurs, depuis long-temps, les petites intrigues de la Fayette, et l'affluence des écrits contre-révolutionnaires, singulièrement accrédités par les malveillans, depuis la journée du 20 juin, avoient totalement corrompu l'opinion publique.

En effet, on étoit parvenu à inspirer au peuple une haine implacable contre les vrais amis de la liberté et de l'égalité; on les traitoit de factieux et d'incendiaires; et le peuple, dans son égarement, les confondoit avec les aristocrates.

Le patriotisme des Sedanais étoit donc frappé de paralysie; quelques jours auparavant, ils communiquoient si peu avec la capitale, qu'on leur avoit fait croire aisément que toute la France étoit soulevée contre l'Assemblée nationale, que sa dissolution étoit opérée, et que dans tout l'Empire on ne reconnoissoit plus d'autre autorité que celle des corps administratifs. A notre arrivée on étoit revenu de cette erreur, mais on ne croyoit pas encore à la perfidie de Lafayette; un grand nombre voyoit avec peine la suspension du chef du pouvoir exécutif, les décrets relatifs au général, au département des Ardennes et à la municipalité de Sedan.

Dans ce malheureux état de choses, nous nous empressâmes de distribuer à nos concitoyens tous les écrits qui pouvoient les éclairer, tels que

l'acte du corps législatif, et les pièces dont vous avez ordonné l'impression.

Le contre-poison de l'aristocratie étant ainsi administré, nous lui laissâmes produire son effet, pendant que nous allions au camp de Vaux, près de Mouzon, pour détromper l'armée. Seulement un de nos collègues resta à Sedan, et parcourut avec quelques-uns de ses amis pendant notre absence, les campagnes voisines, pour y annoncer aux peuples l'évangile de la liberté.

En allant au camp nous rencontrâmes différens officiers et soldats de l'armée, qui, sachant que nous venions de Paris, nous en demandèrent des nouvelles avec le plus vif intérêt. Nous nous sommes empressés de les satisfaire. Nous leur avons donné en outre quantité d'écrits patriotiques pour les instruire, en leur recommandant de les communiquer à leurs frères d'armes. Ils nous le promirent, et nous apprîmes bientôt après, qu'ils nous avoient tenu parole. Nous eûmes le plus grand soin, par-tout où nous passâmes, de distribuer et d'afficher l'acte du corps législatif, et tout ce qui pouvoit contribuer à éclairer les citoyens et les soldats.

Arrivés au camp, vers trois heures et demie, nous y avons rencontré vos commissaires qui passoient l'armée en revue. Lorsque la revue fut terminée, nous nous sommes répandus dans les tentes, où chacun de nous eut la satisfaction de trouver plusieurs de ses anciens amis. L'opinion de l'armée étoit encore incertaine. Lafayette, pour se l'attacher davantage, l'avoit privée de toute communication. Nos adresses furent distribuées aussitôt, et lues avec avidité. Les soldats nous dirent : « nos yeux sont maintenant » ouverts ; mais pourquoi les adresses ne sont-

» elles pas parvenues plutôt ? nous-mêmes nous » aurions livré le traître, nous reconnoissons » aujourd'hui sa perfidie dans toute son horreur ; » nous voyons que, dans toutes les positions qu'il » nous a fait prendre et où il nous a laissés, son » dessein étoit de nous livrer à l'ennemi ; mais » notre devoir étoit d'obéir aveuglément à ses » ordres ; d'ailleurs la confiance qu'il avoit su » nous inspirer, ne nous permettoit pas de scru- » ter ses intentions ».

Voilà, Messieurs, mot pour mot, les propres expressions des soldats. Ils sont indignés d'avoir été trompés par leur général ; si leur opinion a varié quelques instans, ils n'ont pas cessé pour cela d'être de bonne foi : et nous aimons à vous dire que leur patriotisme et leur courage sont plus ardens que jamais. Abandonnés par le traître Lafayette, et livrés à eux-mêmes, ils ont demandé d'une voix unanime le général Dumourier, qui venoit de leur être annoncé par vos commissaires et par l'acte du corps législatif que nous avions affiché sur les tentes.

Bientôt on apprit la reddition de Longwy. Le soldat à cette nouvelle imprévue a versé des larmes de rage. Il y avoit plusieurs jours que la ville étoit bloquée, sans qu'il le fût, et il n'en étoit éloigné que de huit à neuf lieues. Il fut consterné de voir cette place au pouvoir des autrichiens, sans qu'on lui eût fait faire le moindre mouvement pour les repousser. Depuis trois semaines, Lafayette abandonnoit son armée à une oisiveté honteuse et désespérante pour des soldats qui ne demandoient qu'à courir à l'ennemi ; enfin, cette armée étoit dans la situation la plus déplorable, et il n'est pas possible de douter que l'intention de ce général liberticide ne fût de la perdre entièrement.

Sortis du camp, vers les neuf heures du soir pour nous rendre à Létanne, village voisin, où nous allions répandre des instructions, nous traversâmes la Meuse, près d'un ponton de l'armée. Le lendemain en repassant, nous distribuâmes au parc d'artillerie, placé sur la rive gauche de la rivière, des adresses et l'acte du corps législatif que nous affichâmes.

Arrivés à Mouzon, près du camp de Vaux, nous y trouvâmes différens officiers et soldats de l'armée qui nous assurèrent que l'union la plus parfaite et le même esprit régnoient parmi la troupe de ligne et la garde nationale, et que Lafayette en étoit généralement abhorré. Ils nous apprirent que dans ce moment il se tenoit un conseil-de-guerre; nous ignorons pourquoi; ils nous dirent avec confiance *que pour une ville livrée par des traîtres, il ne falloit pas désespérer de la chose publique; qu'ils étoient là, et qu'ils comptoient bientôt faire payer cher aux autrichiens la perte de Longwy.*

Très-satisfaits de ces dispositions, nous reprîmes la route de Sedan, lorsqu'aux portes de Mouzon nous vîmes arrêter par les soldats de la garde, différens volontaires sans armes, venant de Longwy. On les fit entrer au corps-de-garde; on leur demanda comment ils s'étoient laissé désarmer. Ils voulurent répondre; mais les soldats de la garde pleins de fureur, parce qu'ignorant toutes les circonstances de l'affaire de Longwy, ils croyoient que la reddition de cette place étoit l'effet de la lâcheté de la garnison, leur reprochèrent avec les termes les plus durs, d'avoir violé le serment *de vivre libres ou de mourir*; en ajoutant que pour eux on leur eût arraché plutôt le cœur que de leur ôter leurs armes. Une particularité bien ca-

pable de donner une juste idée de l'indignation de ces braves militaires, c'est que l'un des volontaires de Longwy, excédé de fatigue et de besoins, ayant demandé un verre d'eau, parce qu'il n'avoit rien pris depuis cette ville, ce verre d'eau lui fut refusé. Nous avons été témoins de ce fait.

Sur la route de Bazeilles, à une demi-lieue de Sedan, d'autres volontaires également de la garnison de Longwy, furent maltraités par des soldats de ligne. Nous n'entrons dans ces détails, que pour vous prouver, Messieurs, combien le soldat français s'irrite à la seule apparence de la lâcheté. Cependant, comme ce rapport est consacré à la plus exacte vérité, nous vous assurons, d'après des témoins oculaires, pour la justification de la garnison de Longwy, qu'elle a été trahie par le commandant de la place, d'autres officiers, et de plus abandonnée par les corps administratifs et les citoyens.

En revenant du camp de Vaux à Sedan, nous avons vu avec peine, qu'on avoit arraché une partie des affiches que nous avions apposées la veille sur la route, dans les villages, et aux portes des églises. On ne peut attribuer leur enlèvement qu'à la scélératesse des aristocrates. Comme nous avions fait ailleurs usage de toutes nos affiches, nous avons beaucoup souffert de ne pouvoir en replacer où il n'y en avoit plus.

Rentrés dans notre ville, après deux jours d'absence, nous y avons trouvé l'esprit public avantageusement changé. La nouvelle de l'affaire de Longwy y avoit fait la plus douloureuse sensation. On ne douta plus de la trahison de Lafayette ; on vit combien la sécurité, dans laquelle il avoit entretenu les citoyens et l'armée, étoit trompeuse et perfide. Aussitôt on fit la visite des

23

magasins et des arsenaux. Les armes qui s'y trouvèrent furent à l'instant délivrées à ceux qui en manquoient. Enfin nous pouvons vous dire que tout se dispose pour une vigoureuse résistance. Les travaux relatifs à la défense de la place sont dans la plus grande activité ; à notre départ on s'occupoit des moyens de barrer les arches du pont de Tercy, pour faire refluer les eaux de la Meuse, dans les prairies et les fossés. On avoit ouvert une souscription pour secourir les veuves et les enfans des citoyens, qui périroient pendant la guerre.

D'après ce rapport, nous croyons pouvoir vous assurer que les Sedanais défendront avec courage la barrière de l'Empire où ils sont placés, et qu'ils reconquerront bientôt l'estime de la Nation française, qu'un moment d'erreur leur a fait perdre.

Dans cette confiance, nous sommes partis de Sedan, lundi dernier, 27 de ce mois ; nous avons été retenus à Mohon, village situé à un quart de lieue de Mézières, parce que les portes de cette ville étoient fermées ; le lendemain 28 nous y rencontrâmes le général Dumourier. Un de nous lui annonça que les Sedanais et l'armée l'attendoient avec la plus vive impatience, et qu'il trouveroit le camp de Vaux transporté sous les murs de Sedan. Nous lui demandâmes ses dépêches pour Paris, il accueillit cette proposition d'une manière bien flatteuse pour nous ; il nous confia deux lettres, l'une pour M. le président, et l'autre pour M. Servan, ministre de la guerre. Nous les avons remises très-fidèlement. Ensuite nous nous sommes occupés de vous faire le rapport que nous avons l'honneur de vous présenter.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.